

raît que le corps était également divisé en nombre entre nationalistes et républicains ; si un incendie se déclarait dans la commune la pompe ne pouvait plus sortir. Suivant que le sinistré appartenait à l'une ou à l'autre opinion politique, le groupe adverse s'opposait à son salut et la pompe restait au hangar comme l'âne de Buridan contrarié par deux appétits également vivaces, l'amour du républicanisme et la haine du nationalisme. Triste, n'est-ce pas ?

Des Humbert, je ne vous en parle pas. Il est impassible de rêver chute plus plate d'une pièce à grand orchestre. Tout cela était du soufflé, du chiqué comme disent nos rapins. Les Humbert ont été intéressants tant qu'ils étaient en fuite et qu'on pouvait taquiner le gouvernement. Maintenant qu'ils sont sous les verrous, ils ne présentent plus aucun intérêt, la Grande Thérèse n'a même plus les honneurs de la caricature. Encore une que la politique a tuée. Du moment où l'on ne peut plus s'en servir contre le gouvernement, brisons le joujou.

Mais je vois que je tombe moi-même dans le défaut du jour ; j'arrête là. Je n'en dirai plus un mot de ces coquines de chicanes.

Kekewakez-vous, à Montréal ? Je vois immédiatement votre front se rembrunir devant ce néologisme d'allure plus canaque que civilisée. C'est pourtant ainsi qu'on a traduit dans notre langue l'opération qui consiste, pour des personnes d'ordinaire convenables, à se travestir pendant quelques instants en singes hystériques afin d'exécuter cette bamboula perfectionnée qui, sur vos théâtres du nouveau-monde s'appelle, je crois, "cakedance". De ce mot au verbe kekewaker, il n'y a qu'un pas, de danse, et il a été franchi. Hélas ! Nous sommes envahis par cet horrible cauchemar de dégingandage stupide qui s'exécute dans les salons les plus huppés et dans les hôtels du Faubourg Saint-Germain sous les yeux attristés des duchesses de la Grande Epoque. On nous dit que cela se passera ; souhaitons-le, mais n'aurions-nous pas eu quelque chose de mieux à emprunter à l'Amérique ?

Ainsi, en ce moment, nos braves populations bretonnes souffrent d'une

misère atroce. La pêche de la sardine, qui est leur seul gagne-pain, a complètement manqué et les pêcheurs meurent littéralement de faim. Il n'y a pas d'exagération dans l'expression. Ces pauvres gens n'ont absolument rien à manger. Frustes et sauvages, ils se laissent littéralement éteindre dans les cabanes plantées sur le rocher d'où ils peuvent, avant de fermer les yeux contempler la mer verte, cette grande marâtre qui leur refuse aujourd'hui leur pitance. Eh bien, on parle beaucoup de les soulager, ces Bretons, on verse beaucoup d'encre sur leur infortune, mais je ne vois pas de ces grands mouvements, de ces élans de confraternité, comme celui qui anima le gouvernement américain lors de la catastrophe de la Martinique. Dans les concerts, il est vrai que nous avons invariablement maintenant quelque jolie actrice en costume breton, très seyant d'ailleurs et qui va fort bien aux blondes ; elle débite quelques chansons de Botrel et fait ensuite le tour de la société avec une sébille dans laquelle tombe quelques louis, beaucoup plus pour obtenir un gracieux sourire de la femme que pour donner à manger à un pêcheur breton et c'est tout. La France se rapetisse, bonne Française et cela me fend le cœur, car je l'aime tant ma belle France et je voudrais tant la voir large et grande. Enfin, ces impressions se ressentent-elles peut-être de tout ce qu'il y a de maussade dans le temps.

Je termine sur un incident un peu plus réconfortant et qui m'est un rayon de soleil à travers les embruns qui obscurcissent l'avenir.

Vous savez que le gouvernement de la République qui ne prodigue pas aux femmes des croix de la Légion d'Honneur a décidé de décorer Mme Carlier, veuve d'un ancien consul de France à Sivas, en Arménie, qui s'était distinguée par des actes remarquables de courage dans les derniers troubles d'Arménie.

Mme Carlier est venue à Paris recevoir sa décoration. Le grand chancelier de la Légion d'Honneur, le général Florentin, avait tenu que la remise de la croix fût faite en grande cérémonie et non pas comme cela s'opère dans le civil par simple envoi sous pli cacheté. Le général Florentin avait convoqué

Mme Carlier en audience spéciale au Palais de la Légion d'Honneur, il l'a reçue en grande tenue dans le grand salon de l'Ordre, en présence de tous les grands officiers

Le chancelier a remis la croix à Mme Carlier et a tenté de la lui accrocher lui-même sur la poitrine, mais là le vieux guerrier s'est embrouillé. Je ne sais si la poitrine battait trop fort, toujours est-il qu'il a échoué dans sa tentative et que Mme Carlier a dû exécuter elle-même cette partie de l'opération.

La règle voulait ensuite que le général donnât l'accolade : mais là encore il a reculé et pourtant, si j'en juge par les photographies que j'ai vues, la chevalière est encore très appétissante. Il s'est contenté de lui baiser la main et de la reconduire jusqu'à sa porte en lui exprimant le regret de ne pas pouvoir lui faire rendre les honneurs militaires.

Mais pourquoi cela ?

*Comtesse
d'Huberville*

Echos des Fêtes Universitaires

A la séance solennelle annuelle de rentrée de l'Université de Rennes, au mois de novembre dernier, M. Thamin, recteur de l'Académie et président du Conseil de l'Université, a prononcé une allocution dont l'exorde nous intéresse particulièrement et, que, pour cette raison, nous reproduisons ici avec autant d'empressement que d'émotion. Il nous est doux de constater que notre souvenir ne s'efface pas du cœur de ceux qui nous viennent voir, plus doux encore—parce que c'est plus rare—de constater le bien que l'on peut dire de nous quand nous ne sommes pas là, et d'écouter, les échos nous les répéter en d'aussi éloquents accents.

M. Thamin, comme on se le rappelle, fut le délégué des Universités Françaises à l'Université Laval de Québec, lors de son cinquantenaire, au mois de juin dernier, et y fit ce discours, fort remarqué alors, non seulement pour la correction et l'impeccabilité du verbe, mais pour les affectueux sentiments qu'il contenait à notre égard. Nous nous estimons heureuse d'offrir cette intéressante primeur aux lecteurs de notre journal :

"Mesdames, messieurs,

"Au moment où je me lève devant vous, ma pensée se reporte avec émotion à la dernière occasion que